

## Civilisation japonaise

M. Bernard FRANK, membre de l'Institut  
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

### *Rouleaux à peintures à sujets religieux (suite)*

Après nous être attachés l'an dernier au Sūtra du Lotus lui-même, à son plan, à ce qui nous a paru être les grandes lignes de son contenu selon la version chinoise qu'en a donnée Kumārajīva (jap. *Myōhōrenge-kyō* « Sūtra du Lotus de la Loi Merveilleuse » — en abrégé, couramment, *Hokekyō*), nous avons commencé, comme prévu, à examiner l'exemplaire illustré de cette version qui constitue l'essentiel du célèbre ensemble de la fin du XII<sup>e</sup> siècle conservé au sanctuaire d'Itsukushima et connu sous le nom de *Heike-nōkyō* 平家納経, Sūtra offerts par les Heike », autrement dit, par la famille des Taira.

Les cinq premières séances ont été consacrées à l'histoire des pratiques d'explication, de copie et d'illustration du Sūtra à des fins à la fois édifiantes et liturgiques, bénéfiques aussi bien pour les défunts que pour les vivants — notamment, les commanditaires eux-mêmes — en cette existence ou au-delà d'elle.

Si l'on excepte l'antique tradition rapportée par le *Nihon shoki* 日本書紀 (*Nktbgtk*, II, pp. 188-189 ; trad. Aston, *Nihongi*, II, p. 135) d'après laquelle, pour répondre à une demande de sa tante, l'impératrice Suiko, le prince Shōtoku aurait, en la XIV<sup>e</sup> année du règne de celle-ci (606), donné en son palais d'Okamoto, voisin du Hōryūji, une suite de leçons sur le Lotus (是年皇太子亦講法華經於岡本宮, *Kotoshi, Hitsugi no miko mata Hokekyō wo Okamoto no miya ni toku*), l'exemple connu le plus anciennement au Japon d'une « assemblée » proprement dite destinée à la lecture cérémonielle commentée (*kōe* 講会) du *Hokekyō* serait le *Hokke* 法華会 du Tōdaiji, commencée en la XVIII<sup>e</sup> année de Tenpyō (746), le 16<sup>e</sup> jour du 3<sup>e</sup> mois, au Kensaku-in 絹索院 par Rōben 良弁, qui joua un si grand rôle dans la création de l'illustre monastère.

Rōben avait érigé le Kensaku-in en 733, soit 10 ans avant que fût promulgué le rescrit ordonnant l'érection du Grand Buddha (743). Le lieu devait son

nom à celui du « Vénééré » (*honzon* 本尊) dont la statue colossale s'y dresse encore aujourd'hui, l'« Avalokiteśvara au Lacet infallible » (*Amoghpaśa/Fukūkenjaku* — ou *°kensaku Kannon*). A cause de la célébration, qui y devint traditionnelle, d'une telle « assemblée » à cette époque de l'année, il reçut ultérieurement celui de *Hokkedō*, « Chapelle (ou Pavillon) du Lotus », ainsi que l'appellation, bien connue, de *Sangatsudō*, « Chapelle (ou Pavillon) du Troisième mois ». Comme la saison correspondait, dans l'ancien calendrier lunaire, au temps de leur floraison, on donna aussi à la fête le surnom de *Sakuræ*, « Assemblée des cerisiers ».

Il y a discussion pour savoir si la fameuse peinture figurant la « Scène [de la prédication du Lotus] au Pic des Vautours », *Ryōzen hensō zu* 靈山變相圖 — désignation qui est attestée dans un certificat de restauration de l'œuvre en date de 1148 — conservée désormais au musée des Beaux-Arts de Boston, avait été conçue ou non pour les besoins de cette cérémonie du *Hokkee*. Qu'elle provienne du *Hokkedō* ne fait aucun doute : le même certificat de 1148 la désigne sous le nom, qui lui est resté couramment attaché, de *Hokkedō konpon-mandara* 法華堂根本曼荼羅, « *Maṇḍala* (en vertu d'un usage extensif du terme) fondamental de la chapelle du Lotus ». Inspirée, semble-t-il, d'un modèle Tang apporté au Japon (voir un exposé approfondi du problème dans : Akiyama Terukazu, article de *Bijutsu-kenkyū*, n° 323, mars 1983), elle montre le Buddha prêchant dans un paysage de montagnes traité à la manière chinoise et orné de somptueux édifices à étages, qui nous conduit à supposer qu'elle illustre plus spécialement le thème des promesses faites aux fidèles dans le chapitre 17 du Sūtra, « Distinction des mérites » (cf. notre *Annuaire* précédent, p. 733). Alors que M. Akiyama voit dans cette peinture une œuvre composée durant la décennie 750-760, soit quelques années après la première « assemblée du Lotus », une autre opinion, émise plus récemment (Kawamura Toshiyuki 川村敏行, *Tōdaiji Hokkee to Hokkedō konpon mandara*, cité dans : Kawara Yoshio 河原由雄, *Jōdozu* 浄土図, série *Nihon no bijutsu*, de Shibundō, n° 272, 1989, p. 22 b) est qu'elle aurait été exécutée à l'intention posthume et donc, personnelle de Rōben, mort en 773, et non, pour présider à l'« assemblée » en général.

Le *Tōdaiji yōroku* 東大寺要録, « Compendium des sources du Tōdaiji », achevé en 1106 (éd. Tsutsui, 1944, pp. 123-124 et 293-301), n'indique pas que cette « assemblée » elle-même, telle que Rōben l'avait conçue, s'était vu assigner de semblables buts particuliers qui se seraient ajoutés à ceux qu'on attendait par principe d'une cérémonie de ce genre : faire comprendre comment le Buddha, « après avoir ouvert la Porte des Expédients (*Ann. préc.*, p. 717), s'était résolu à montrer le caractère de la Réalité Véritable » (開方便門。示真實相), et, par voie de conséquence, apporter paix et heureux climat au monde, ainsi que — cela allait de soi — prospérité à tous les donateurs.

Le premier exemple certain d'une « assemblée du Lotus » effectuée au profit d'un défunt date de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle : selon les sources (liste à la p. 394 de l'art. de W.J. Tanabe cité plus loin, p. 6), de 783, 793 ou 796. Mais la dernière date, qui correspond à la XV<sup>e</sup> année d'Enryaku, troisième depuis le transfert de la Cour de Nara à la cité de Heian, est la plus communément admise. Cet exemple est dû à Gonzō 勤操, fameux religieux de l'ancienne capitale, qui avait étudié au Daianji 大安寺 et qui, lui-même, plus tard, y enseigna les doctrines de l'École dialectique Sanron 三論, notamment à Kūkai, le futur fondateur de la secte Shingon. Gonzō eut aussi d'étroites relations avec Saichō, l'autre grand fondateur de l'époque, qui établit l'École japonaise du Tendai. Il érigea à l'est de Nara le monastère nommé Iwabuchidera 岩淵寺, aujourd'hui disparu.

Le *Sanbōe* 三宝絵, ou « Peintures des Trois Joyaux », de Minamoto no Tamenori 源為憲 (984), qui fait l'objet de notre séminaire, rapporte dans son livre II, récit 18, comment Gonzō commença cette « assemblée du Lotus » en la XV<sup>e</sup> année d'Enryaku (796) à l'intention posthume de la mère de son ami et voisin de cellule, Eikō 栄光. Eikō prenait soin de sa mère avec une piété et une régularité extrêmes. Il mourut brusquement et, n'osant annoncer la nouvelle à la vieille dame, on lui dit qu'il était parti en voyage. Gonzō s'occupa d'elle en sorte que rien ne fût changé à ses habitudes. Mais, un jour, à la suite de l'étourderie d'un petit serviteur, elle apprit la vérité et, du coup, tomba morte. Gonzō, en son chagrin profond d'une vie interrompue dans des circonstances si désolantes, estima qu'il lui incombait de « guider [la défunte en] sa destinée ultérieure » (*nochi no yo wo michibikamu to omou ni* 後世ヲ導カムト思フニ), autrement dit de la placer sur le chemin de l'Éveil. S'avisant de ce qu'il y avait dans le sanctuaire, posé là devant la statue du Buddha, un exemplaire du Sūtra du Lotus en Huit rouleaux (*Hachikan* 八巻, lecture en langue japonaise locale, *yamaki*) et se rappelant qu'il avait en sa compagnie sept confrères, il décida qu'au cours des « sept fois sept jours » qui s'étendent jusqu'à la fin de la première période de deuil — qui correspond, rappelons-le à celle de l'existence tenue pour intermédiaire entre deux vies, *chūu* 中有 / *skt antarābhava* (voir sur ce point l'article d'André Bareau dans le *Hōbōgirin* V, p. 558) —, ils se réuniraient à huit durant quatre jours, matin et soir, avec un bol de riz en offrande, chacun se chargeant de la lecture cérémonielle commentée (*kō* 講) d'un des rouleaux. Puis, régulièrement, dans les années qui suivirent, ils reprirent la pratique, sous la forme de ces quatre journées à deux séances s'achevant au jour anniversaire de la mort. Cette pratique, connue sous le nom de *Dōhō-hakkō* 同法八講, « Huit leçons confraternelles » ou d'*Iwabuchi-hakkō*, « Huit leçons d'Iwabuchi », se généralisa plus tard sous celui de *Hokke-hakkō*, « Huit leçons sur le Lotus » : « Octave du Lotus », propose Jean-Noël Robert (*Les doctrines de l'École japonaise Tendai au début du IX<sup>e</sup> siècle...* Paris, 1990, p. 94), qui a traduit *in extenso* la version de l'anecdote recueillie dans le *Genkō shakusho* 元亨釈書 (« Biographies des religieux bouddhistes composées durant l'ère *Genkō* = 1322), II, 1, n° 21.

J.-N. Robert (p. 96) rappelle l'opinion exprimée par Unshō 運敞 (1614-1693) (voir le commentaire de celui-ci — *Shōryōshū* ou, mieux : *Seireishū benmō* 性靈集便蒙 — à un fameux recueil d'écrits littéraires de Kūkai, VI, éd. *Shingonshū zensho* XLII, p. 174 b), selon laquelle il y aurait lieu de conclure de ce récit que le regroupement en Huit rouleaux de la traduction du Lotus par Kumārajīva, devenu courant dans la tradition japonaise — sans y avoir, pour autant, entièrement supplanté un autre, plus ancien, en Sept — remonterait à l'initiative de Gonzō : ce dernier aurait obtenu la division en Huit en partageant en deux le dernier rouleau d'un exemplaire en Sept. On observera que cette explication va à l'encontre de ce que rapportait le *Sanbōe* qui montrait le religieux s'avisant de la présence d'un Sūtra en Huit rouleaux d'ores et déjà déposé devant une statue.

Contrairement à ce que j'avais moi-même écrit l'an dernier (*Ann. préc.*, p. 274) sur la foi d'investigations alors insuffisamment poussées, cette forme en Huit rouleaux n'est certainement pas à faire remonter à Kumārajīva lui-même. Mais cela ne signifie pas qu'il faille, à l'inverse, suivre Unshō dans sa conviction qu'elle serait d'origine purement japonaise et due à Gonzō. Nous allons voir que tout démontre le contraire.

Un Sūtra du Lotus en Sept ou Huit rouleaux ? La question pourrait apparaître comme d'intérêt mineur, mais l'on ne saurait oublier que, derrière cette différence de nombre, se dissimule un problème de liturgie et d'iconographie lié lui-même à des vues didactiques qui furent tenues pour extrêmement importantes.

Il apparaît bien que la forme en Sept rouleaux est celle dont l'existence est la plus anciennement attestée : c'est la seule qu'indique le plus vieux catalogue chinois de livres bouddhiques, publié en 515, sous les Liang (*Chu sanzang jī jilj*. *Shussanzōki shū* 出三藏記集, « Recueil de notes extraites des Trois Corbeilles », T. n° 2145, vol. LV, pp. 86 b et 87 a ; *Inde class.*, § 2159) et elle demeure de loin la plus fréquemment mentionnée dans les ouvrages analogues des Suï et des Tang. De nos jours encore, c'est celle qu'a retenue, en rupture avec la pratique japonaise générale, l'édition du Canon de l'ère Taishō (n° 262), qui représente l'aboutissement des traditions scripturaires continentales en la matière.

Cependant, ainsi que l'a montré le remarquable expert du texte du Sūtra qu'était Kabutogi Shōkō 兜木正亨 (note communiquée aux éditeurs du *Konjaku-monogatari shū* de la série *Nktbgtk*, vol. II, pp. 421-422), il n'en est pas moins vrai que l'autre grand découpage, celui en Huit rouleaux, était, non seulement connu au Japon avant Gonzō, attesté qu'il est dans des documents du Shōsō-in où des copies en sont signalées dès Tenpyō VI (734) en quantité bien supérieure à celles du découpage en Sept, mais l'était en Chine déjà à la fin du VI<sup>e</sup> siècle si l'on en croit la liste bibliographique adjointe à la « Chronique des Trois Joyaux » (*Lidai sanbao jilj*. *Rekidai sanbōki* 歷代三宝記, T.,

n° 2034, vol. XLIX, p. 109 c), achevée en 597, sous les Sui. On en retrouve la mention dans des catalogues des Tang comme le *T.* n° 2148 (vol. LV, p. 189 c), achevé vers 665, et le *T.* n° 2154 (même vol., p. 512 b), datant de 730, où il est dit que ce serait l'ajout au Sūtra du chapitre 12, dit « de Devadatta », d'abord non inséré dans la traduction de Kumārajīva (voir *Ann. précéd.*, p. 725) qui aurait conduit à augmenter le texte d'un rouleau ; explication qui ne nous paraît pas convaincante, car si la recension en Huit rouleaux contient invariablement ce chapitre 12, il n'est pas vrai, à l'inverse, que celui-ci soit toujours absent de la recension en Sept. Le passage du nombre 7 au nombre 8 pourrait bien avoir été tout simplement commandé par les exigences d'une symétrie apparaissant garante d'un enseignement voulu parfaitement distribué aussi bien dans le Temps que dans l'Espace.

Il est également établi que la forme en Huit était connue à Dunhuang, tant en ce qui concerne les copies manuscrites du Sūtra que dans les figurations iconographiques, où elle a inspiré notamment la composition d'une peinture murale de la grotte 102 (on se reportera sur ce point à la contribution de Nomura Yōshō 野村耀昌, au volume *Hokekyō no shisō to bunka*, « Le Sūtra du Lotus : sa pensée et son influence culturelle » publié sous la direction de Sakamoto Yukio 坂本幸男, Kyōto, Heirakuji shoten, 1965, p. 113 s. ; renvoi à la pl. XXXVIII a-b de Matsumoto Eiichi, *Tonkōga no kenkyū*).

L'idée de répartir en Huit séances ou sessions (*Hachiza* 八座) l'entreprise de lecture commentée du Sūtra a elle-même des antécédents chinois dont on ne peut avoir la certitude que Gonzō les ait ignorés. Une tradition sur ses origines est relatée dans un recueil qu'on date d'environ 754, car il contient une notice, tirée d'une source indiquée alors comme nouvelle, relative à Xuanlang/j. Genrō 玄朗, cinquième patriarche de l'École Tiantai, disparu cette même année, le *Fahua zhuanjilj. Hokke denki* 法華伝記, ou « Mémoires sur la transmission du Lotus » (*T.*, n° 2068, vol. LI, p. 58 a-b). L'ouvrage rapporte comment un religieux nommé Huiming/j. Emyō 慧明 accepta, sur la demande d'un vieux singe aveugle qui se présenta à lui comme ayant obtenu de renaître parmi les dieux pour le mérite de l'avoir entendu prêcher le Sūtra, d'en reprendre à son intention un exposé qui serait, celui-là, en Huit séances pour la raison que celui qu'en avait fait le Buddha, jadis, en Inde, s'était étendu sur huit ans. Huiming, qui n'avait à sa disposition qu'un exemplaire en Sept rouleaux, le redivisa, pour les besoins de ce nouvel exposé, en Huit (*ibid.*, p. 58 b-c ; Robert, *loc. cit.*, p. 94 ; autre version chinoise, antérieure à 1063, *T.*, n° 2084, même vol., p. 847 a-b et *Kok. iss.*, *Shiden-bu* XIII, p. 535 ; plus ancienne version japonaise connue, *Konjaku-mon.*, VII, 24).

Il importe de remarquer que l'opinion selon laquelle la prédication du Lotus par le Buddha lui-même s'était étendue sur Huit ans — de la 72<sup>e</sup> à la 80<sup>e</sup> année de sa vie — constituait l'un des piliers de la périodisation du Tiantai, que devait reprendre avec une grande conviction le Tendai japonais

(Robert, p. 210). Mais d'autres écoles, comme le Sanron 三論 et le Hossō 法相, qui tenaient que le Bienheureux n'avait commencé cette prédication qu'en sa 75<sup>e</sup> année, n'assignaient à celle-ci qu'une durée de cinq ans (*Bukkyō-daijiten* d'Oda Tokunō, s.v. *Hokke hachinen*, p. 1598). Si l'insistance sur la durée de Huit ans apparaît tout à fait naturelle dans un ouvrage comme le *Fahua zhuanji* dont les relations avec le Tiantai sont manifestes, il est moins évident qu'une semblable considération ait pu inspirer Gonzō lui-même qui, tout en se montrant fort accueillant pour ces doctrines nouvelles qu'étaient le Tendai et le Shingon, était, de par sa propre formation, un homme du Sanron. Faudrait-il donc en rester, pour ce qui est de l'interprétation de son initiative, à ce que le *Sanbōe* lui fait déclarer à lui-même, à l'instant où se rapprochent dans son esprit ces deux constatations que, d'une part, se trouve devant la statue de son sanctuaire un exemplaire du Sūtra en Huit rouleaux et, d'autre part, qu'il a à sa disposition sept confrères pour se joindre à lui : « On doit dire qu'il y a là cause et condition (concordantes) » (*Innen* 因縁 *ari to iubeshi* — *S. ryakuchū*, p. 196). Takagi Yutaka 高木豊 (*Heian-jidai Hokke-bukkyō-shi kenkyū*, « Recherches sur l'histoire du bouddhisme du Lotus à l'époque de Heian », Kyōto, Heirakuji-shoten, 1973, p. 210) qui trouve la coïncidence trop bien arrangée, ne veut voir dans le nombre des huit exécuteurs disponibles qu'une expression symbolique de celui des sessions qu'est appelée à compter désormais la prédication.

L'histoire du développement au Japon à partir du ix<sup>e</sup> siècle, dans le milieu monastique, puis dans celui de l'aristocratie, de cette pratique des « Huit leçons sur le Lotus » selon l'exemple donné par Gonzō, a fait l'objet, dès 1935, d'un exposé de De Visser dans son *Ancient Buddhism in Japan*, II, pp. 677-702, et a été récemment étudié par Willa Jane Tanabe en un article des *Monumenta Nipponica*, XXXIX, 4, hiver 1984, pp. 393-407. Une recherche japonaise très détaillée sur la question est celle, ci-dessus citée, de Takagi Yutaka, *Heian-jid. Hokk.-bukk.-shi kenk.*, pp. 192-258.

Ce qu'il nous faut retenir ici d'abord de ce développement est la décision que prit le futur fondateur du Tendai, Saichō 最澄, en 798, soit deux ans après l'initiative de Gonzō à Nara, d'inaugurer dans son lieu d'exercice de l'Ichijō Shikan-in 一乘止観院, au mont Hiei, une série, celle-là, de « Dix leçons sur le Lotus » (*Hokke-jūko*, ou, plus couramment, *-jikkō*, 法華十講 : « Décade du Lotus », propose J.-N. Robert, *loc. cit.*, p. 18) en témoignage de gratitude à l'égard du grand patriarche chinois de son École, Zhiyi 智顛, mort la 202<sup>e</sup> année auparavant (597) au Onzième mois — en japonais, *shimotsuki*, « mois du givre ». D'où le nom donné à la célébration, de *Shimotsuki-e* 霜月会, « Assemblée du mois du givre ». L'histoire est rapportée, elle aussi, dans le *Sanbōe* (II, 30).

« Dix leçons », et non plus Huit parce qu'à la lecture des Huit rouleaux du Lotus, se trouvait ici adjointe celle de deux sūtra dits « d'Ouverture et de

Fermeture » de celui-ci (*Kaiketsu nikyō* 開結二經), qui sont le *Muryōgi-kyō* 無量義經 et le *Kan Fugen-kyō* 觀普賢經.

\*  
\*\*

De ces deux ouvrages, le premier (*T.*, n° 276) avait été reconnu dans la Chine de la fin du V<sup>e</sup> siècle, où il venait — en 481 — d'être traduit (« rédigé », préféreraient dire certains critiques d'aujourd'hui qui veulent y voir un apocryphe), comme identique à un sūtra mentionné par le Lotus lui-même en son Chapitre Introductif (*Ann. préc.*, p. 717). Celui-ci rapporte en effet que le Buddha, avant d'aborder son exposé, effectue une prédication préalable : prédication dont le contenu demeure non dit, mais qui est présentée comme celle d'un sūtra « à Grands Développements », en d'autres termes, de Grand Véhicule, destiné — ce qui revient ici au même — à l'enseignement des bodhisattva, et intitulé, dans l'original sanskrit, *Mahānirdeśa*, « le Grand Enseignement » ou, selon la traduction de Burnouf, « la Grande Démonstration ». Or, chez Kumārajīva, cet intitulé devient *Muryōgi* 無量義, que les auteurs des versions anglaises rendent par « Immeasurable Meanings » (Katō-Bunnō et autres, et, plus récemment, Burton Watson, *The Lotus Sutra*, N.-Y., 1993) ou par « Immeasurable Doctrine » (L. Hurvitz).

Les explications que fournit le *Muryōgi-kyō* lui-même dans son chapitre 2 (*T.*, *loc. cit.*, vol. IX, p. 385 c ; *Hokekyō ichiji sakuin*, p. 3 c ; *Kok. iss.*, *Hokke-bu*, p. 212) ainsi que le commentaire qu'en fait Saichō (*Chū Muryōgi-kyō* 註無量義經, *T.*, n° 2193, vol. LVI, p. 213 c-214 a, et *Dengyō-daishi zenshū* 伝教大師全集, III, pp. 612-614) me conduisent, pour ma part, à préférer rendre le terme par « Enseignements infinis », en entendant par là : « infiniments variés » : 性欲無量故說法無量。說法無量故義亦無量, *Shōyoku muryō naru ga yue ni seppō muryō nari ; seppō muryō naru ga yue ni gi mo mata muryō nari*, « Parce que les dispositions et besoins [des êtres] sont infinis, les exposés de la Loi sont infinis ; parce que les exposés de la Loi sont infinis, les enseignements, eux aussi, sont infinis ». Le texte poursuit : 無量義者從一法生。其一法者即無相也, *Muryōgi to wa ichihō yori shō-zu ; sono ichihō to wa sunawachi musō nari*, « Ce que l'on désigne ici par "Enseignements infinis" procède d'une Loi qui, elle, est Unique ; par "Loi Unique", il faut entendre "sans caractères particularisés" ».

Ces déclarations ont visiblement pour but d'introduire à la doctrine qui sera fondamentale dans la prédication du Lotus lui-même, d'un « Véhicule Unique », révélé après trois autres qui n'étaient que des expédients, et comparé à une pluie de nature homogène, mais nourricière des plantes selon les besoins spécifiques de chacune (*Ann. préc.*, pp. 718-720 et *passim*).

Plus loin dans le même chapitre 2 du *Muryōgi-kyō* (*T.*, p. 386 b ; *Ichiji sakuin*, p. 4 b-4 c ; *Kok. iss.*, *Hokke-bu*, p. 214), il est procédé à une distinction entre trois époques, « initiale, moyenne et postérieure » (初・中・後, *shō-chū-go*), au cours desquelles « le discours avait été un seul et même, bien que

les enseignements fussent différents » et où, « parce que les enseignements différaient, différa la compréhension des êtres... » (初説中説後説。文辭一而義別異。義異故衆生解異, *shosetsu chūsetsu gosetsu, monji kore ichi nari to iedomo, shikamo gi betsui nari ; gi i-naru ga yue ni shujō no ke i-nari*).

Ferme tenant, comme il se doit, de la périodisation plus élaborée, à Cinq phases (*Goji* 五時, voir J.-N. Robert, *loc. cit.*, p. 208 *sqs.*), qui était de règle dans le Tiantai depuis Zhiyi, Saichō ne manque pas de souligner dans son Commentaire qui vient d'être mentionné (*T.*, p. 218 b ; *Dg-ds zs*, p. 636) l'analogie de la distinction faite par le *Muryōgi-kyō* et de la démarche ayant conduit à cette périodisation du Tiantai. Aux yeux de certains — nous aurons l'occasion de le rappeler à propos des illustrations du *Heike nōkyō* —, l'analogie s'est si bien transformée en identité que le *Muryōgi-kyō*, par l'intermédiaire d'une symbolique faisant usage de la figure de cinq lotus, en viendra à être présenté en porte-parole de la doctrine même des *Goji*.

Ce « Sūtra d'Ouverture » qu'est le *Muryōgi-kyō* est composé de 3 chapitres. A sa différence, le « Sūtra de Fermeture » qu'est le *Kan Fugen-kyō* 觀普賢經, « Sūtra de la contemplation de Samantabhadra », ou, plus complètement, *Kan Fugen-bosatsu gyōbō-kyō* 觀普賢菩薩行法經, « Sūtra [traitant] de la méthode de contemplation du bodhisattva Samantabhadra », bien qu'à peine plus court, ne comporte aucune division. Objet, est-il rapporté, d'une traduction par Kumārajīva lui-même, aujourd'hui perdue — celle qui subsiste (*T.*, n° 277) a été faite entre 424 et 442 —, il se présente comme un développement du chapitre 28<sup>e</sup> et dernier du Sūtra du Lotus (27<sup>e</sup> et avant-dernier du texte sanskrit), intitulé « Encouragements de Samantabhadra ». On se rappellera (*Ann.*, *préc.*, pp. 740-741) que, dans ce chapitre, le beau bodhisattva à l'éléphant blanc fait irruption à la tête d'un immense cortège et promet son soutien dans les difficiles temps à venir aux fermes tenants du Lotus, qu'il viendra aider dans leur récitation. Fondé sur cette promesse, le « Sūtra de la contemplation... » enseigne comment il sera possible au pratiquant de purifier ses facultés sensorielles et d'éliminer tout péché en se concentrant sur la vision lumineuse de l'éléphant et celle du bodhisattva lui-même, puis en confessant ses fautes aux buddha ; fautes dont, en fin de compte, il se libérera en comprenant leur nature de Vacuité. On trouvera une analyse détaillée du contenu du Sūtra et des méthodes qu'il préconise pour la confession, dans le très précieux travail de M<sup>me</sup> Kuo Yi-ling qui vient de paraître : *Confession et contrition dans le bouddhisme chinois du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle* » (*Publications de l'École française d'Extrême-Orient*, 1994, notamment, aux pp. 43-45 et 64-68). Une traduction intégrale des deux textes du *Muryōgi-kyō* et du *Kan Fugen-kyō* a été publiée, rappelons-le, en complément à celle du Lotus dans le *Threefold Lotus Sūtra* dirigé par Katō Bunnō (voir *Ann. préc.*, p. 714).

C'est Zhiyi, dont la double préoccupation fut de faire apparaître en sa plénitude la portée des enseignements du Lotus et de dégager d'eux des règles



qui en constituaient la plus juste, la plus utile application aux exercices quotidiens, qui eut l'idée d'adjoindre à celui-ci les textes des deux sūtra, l'un faisant fonction d'éclaireur à sa doctrine, l'autre, de complément pratique à son épisode terminal. Il les réunit en ce qui forma le *Hokke sanbu-kyō* 法華三部經, ou « Corpus tripartite du Lotus ». Bien que le « Sūtra d'Ouverture », fût, comme on l'a dit, légèrement plus long que le « Sūtra de Fermeture » et divisé en 3 chapitres, tous deux devaient se voir uniformément attribuer le cadre global d'1 rouleau. Avec les 8 qui étaient ceux du Sūtra principal dans sa forme canonique courante, ils furent réunis en un ensemble de Dix rouleaux (*Jikkan* 十卷) : celui-là même sur lequel se fonda Saichō pour établir au mont Hiei un cycle de Leçons sur le Lotus porté à Dix.

\*  
\*\*

Vint un temps où l'on aboutit à la constitution d'un cycle fondé sur les mêmes principes, mais encore plus développé, parce que prenant en considération pour ce qui est du Lotus lui-même, non plus 8 rouleaux regroupant les 28 chapitres, mais 1 rouleau distinct pour chacun de ceux-ci, ce qui aboutissait à 30 avec l'adjonction des rouleaux des 2 sūtra complémentaires.

Un répertoire en ordre chronologique des fonctions et des activités des religieux bouddhistes datant du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le *Shakke kanban-ki* 釈家官班記 (*Sk. GSRJ* XVIII, 1, p. 594 a) rappelle qu'il exista au mont Hiei, une pratique de célébration couplée de deux séries de Trente et Vingt-huit Leçons (*Sanjikkō* 三十講, *Nijūhachikō* 二十八講), respectivement dans les circonscriptions orientale et occidentale de l'Enryakuji, mais la date indiquée pour son commencement (XX<sup>e</sup> année d'Enryaku = 801) n'est donnée que dans une annotation tardive au texte. Le premier témoignage certain d'un accomplissement de cette sorte se rapporte à une autre fameuse montagne du Tendai, le Shoshazan 書写山 de la province de Harima (au-dessus de l'actuelle Himeji), où il est dit que le fondateur du monastère du lieu, l'Enkyōji 円教寺, Shōkū 性空 célébra en 988 (Eien 1<sup>e</sup> année), au 6<sup>e</sup> mois, une série de Trente Leçons sur le Sūtra du Lotus (*Shoshazan Enkyōji kyūki* 書写山円教寺旧記, cité dans *Dnsr* II, 1, p. 320). Takagi Yutaka (*op. cit.*, p. 205) fait observer que le 4<sup>e</sup> jour du 6<sup>e</sup> mois était celui de l'anniversaire de la mort de Saichō et que l'on avait pris l'habitude de célébrer au mont Hiei une série de Dix Leçons durant 5 jours — selon le principe, mentionné plus haut, d'une Leçon le matin et une le soir — s'achevant pour cette date. Shōkū avait donc repris la pratique au Shoshazan, mais fait passer de Dix à Trente le nombre des Leçons.

On attribue au ministre Fujiwara no Michinaga, dont l'accession au pouvoir date de 995, le mérite d'avoir été à l'origine de cette pratique des Trente Leçons, mais le précédent de Shōkū montre qu'elle était connue avant que ne

commençât sa diffusion sous un si prestigieux patronage. En revanche, il semble bien qu'ayant gardé jusque-là le caractère d'une célébration purement monastique, elle ait eu réellement Michinaga pour initiateur dans cet autre cadre qu'était celui des maisons laïques. La première attestation de Trente Leçons ainsi effectuées chez le ministre se trouve dans les « Notes journalières » d'un de ses proches collaborateurs, le Grand conseiller surnuméraire (*gon-dainagon* 権大納言) Fujiwara no Yukinari 行成, *Gonki* 権記, sous les dates de Chōhō IV (1001), 3<sup>e</sup> mois, 1<sup>er</sup> et 29<sup>e</sup> jours (*Zh. Shiryō-taisei* IV, pp. 249 et 254), où l'on constate qu'il s'agissait là de 30 séances quotidiennes effectives. Voici ce qu'écrivit à ce sujet l'*Eiga-monogatari* 栄花物語, ou « Récit de la magnificence [des Fujiwara] », composé entre 1028 et 1036 : « [Michinaga] ne se contentait pas de faire lire ce sūtra depuis qu'il était devenu ministre, chaque année à la 5<sup>e</sup> lune, du premier au dernier jour, il faisait expliquer les vingt-huit parties du *Hokekyō*, commençant par le *Muryōgi-kyō* et finissant par le [*Kan*] *Fugen-kyō*, à raison d'une partie chaque jour, et il organisait des disputations » (ch. 15, *Nktbgtk*, I, p. 449 ; traduction de Francine Hérail, *Notes journalières de Fujiwara no Michinaga, ministre à la cour de Heian*, Genève-Paris, Droz, 1987-1991, I, p. 382 n. 1 ; voir aussi Takagi, *loc. cit.*, p. 205, et W.J. Tanabe, *art. cité*, p. 102).

La pratique allait connaître, de même que tout ce qui avait trait à la dévotion au Lotus, un grand développement au sein du milieu aristocratique. C'est à Michinaga aussi, d'ailleurs, qu'est attribuée l'initiative d'avoir organisé des séances de composition de *waka* où chaque poème, fait par une personne différente, portait sur le thème d'un chapitre du Sūtra. (On renverra sur ce point à F. Hérail, *Poèmes de Fujiwara no Michinaga ...*, même éditeur, 1993, p. 17 et *passim*).

\*

\*\*

Cet ensemble d'indications très abrégé, et qui pourrait faire l'objet de développements considérables, permet au moins, pensons-nous, de prendre la mesure de l'importance qu'avaient prise graduellement ces lectures explicatives du Sūtra du Lotus, éventuellement encadré de ses sūtra « d'Ouverture » et « de Fermeture », distribuées ainsi dans des cadres de 8, 10, 28 ou 30 séances.

Cela étant acquis, il nous faut en venir maintenant à l'examen de pratiques étroitement connexes qui étaient celles relatives à la copie du Sūtra dans des intentions similaires d'expression de fidélité, de dévotion à son égard, de volonté d'offrande, de prière pour le bien des vivants et des morts — et aussi, fondamentalement, il va de soi, comme exercice destiné à refréner le relâchement de l'esprit (*Ann.* 1988-1989, p. 568) ; copie — ce qui nous intéresse ici particulièrement — faite autant que possible sur des supports précieux, et accompagnée d'illustrations ; copie — faut-il l'ajouter ? — obéissant inévitablement aux principes de division du texte ci-dessus évoqués : anciennement

en 7 et, par la suite, quasiment toujours, 8 rouleaux regroupant les 28 chapitres, avec le fréquent complément des deux sūtra annexes ; par la suite, copie de chaque chapitre, idéalement par une main différente, sur un rouleau distinct, donc, en tout, sur 28 ou 30 rouleaux : ce que l'on appela *ippongyō* 一品經, « sūtra [copié sous la forme] d'un chapitre [pour un rouleau] ».

Vu l'étendue du problème et la limite de nos compétences, nous n'avions pas l'intention de pousser la recherche du côté des sources chinoises à propos de ce thème si important qui est celui des mérites attribués au travail de copie du Sūtra du Lotus, mais nous n'avons pu nous empêcher de citer ce texte d'inscription d'une stèle des grottes de Longmen (circa 660 ?) publié par Edouard Chavannes dans son grand ouvrage *Mission archéologique dans la Chine septentrionale* (1915, 1, 2, p. 358), estampage 55, fig. 1323 (2) et repris par Paul Mus dans son *Buddha paré* (p. 211 — voir l'Ann. préc., p. 728) : « La plus jeune fille de Lieou Tō [-jen] 劉德[仁], pour le bénéfice de son père défunt, a fait avec respect une (statue de) Kouan-yin p'ou-sa (= le bodhisattva Kannon) et, en même temps, elle a fait graver un exemplaire du *Fa-houa king* (= j. *Hokekyō*). En outre, elle a renoncé à ses vêtements pour faire [...] en pierre. Puisse-t-elle avoir la chance, grâce au fruit produit par cette cause, de fournir un avantage à la vivante et au mort et d'atteindre à la sagesse qui n'a pas de supérieure, 幸斯因果。資益存亡。成無上道. (j. *Negawaku wa kono inga ni yori sonbō wo shiyaku-shi, mujō no michi no naran koto wo*) ».

Dans le *Nihon ryōi-ki* 日本靈異記, ou « Mémoire sur les choses miraculeuses et étranges [relatives à la rétribution du bien et du mal] survenues au Japon », composé entre 787 et 822 et qui donne un bon aperçu des croyances bouddhiques telles qu'elles étaient répandues localement entre la fin de la période de Nara et le début de celle de Heian, on trouve divers témoignages de la foi au bien pouvant être ainsi espéré de l'œuvre de copie du *Hokekyō* : les mérites acquis en accomplissant cette copie sont dits, selon le vieux principe d'une rigoureuse « comptabilité en doit et avoir » — comme Paul Mus l'a si justement définie —, venir en déduction des mauvais points qu'ont fait, à l'inverse, accumuler les péchés : ainsi ceux d'un fonctionnaire prévaricateur qui s'était retrouvé dans les enfers, et ceux de cet individu dont le nombre des fautes avait été présenté au roi Yama, juge de l'Autre monde, comme dépassant de loin celui des 69 384 caractères d'écriture du texte du Sūtra, dont il avait calligraphié un exemplaire ; il fut renvoyé en ce monde pour y gagner des mérites nouveaux et « y exécuta derechef une copie du *Hokekyō*, qu'il révéra et dédicaça, sauvant ainsi pour la suite son esprit (*ryō* 靈) de la souffrance » (III, récits 35 et 37, *Nktbgtk*, pp. 420-424 et 426-429 ; voir aussi Kyoko Motomichi Nakamura, *Miraculous Stories from the Japanese Buddhist Tradition, The Nihon ryōiki of the Monk Kyōkai*, Harvard Univ. Press, 1973, pp. 271-273 et 274-275).

A la même époque, on voit que sont effectuées des copies du Sūtra à l'intention de personnes de haut rang dont est redoutée la fin prochaine : ainsi en va-t-il de l'empereur Kanmu, le premier souverain de Heian, qui mourra le 17<sup>e</sup> jour du 3<sup>e</sup> mois de la XXV<sup>e</sup> année d'Enryaku (806) et pour lequel, au 23<sup>e</sup> jour du mois précédent, on ordonne que soit faite une telle copie en même temps qu'une statue du Buddha guérisseur, Yakushi (*Nihon kiryaku* 日本記略, « Abrégé des chroniques du Japon », 1<sup>re</sup> partie, Sz Kstk X, p. 284).

En Tenchō III (826), 3<sup>e</sup> mois, 10<sup>e</sup> jour, en vue de la commémoration du 21<sup>e</sup> anniversaire de cette mort — l'année de l'événement lui-même est incluse dans le calcul — (on pourra comparer le fait avec celui de l'élévation, en 607, du premier Hōryūji pour le 21<sup>e</sup> anniversaire de la mort de l'empereur Yōmei, survenue en 587), il est procédé au Saiji 西寺, monastère officiel de la partie occidentale de la Capitale, à une lecture explicative du Sūtra du Lotus n'excédant pas Sept jours et qui sera donc juste achevée pour le 17 qui est celui proprement dit du décès. Le texte utilisé pour la liturgie est un superbe manuscrit de la main de l'empereur Saga, second fils du défunt, alors retiré du Trône, réputé pour la beauté de sa calligraphie. Laissons la parole au *Nihon kiryaku* (*loc. cit.*, p. 322) :

« A l'Auguste intention du Souverain de Kashiwara (lieu de la tombe de l'empereur Kanmu, dans la province de Yamashiro), on a fait l'explication du Sūtra du Lotus au Saiji dans une limite de temps de Sept jours. Il y a eu, en outre, une cérémonie à la Cour. [...] Le Sūtra était de la main de l'Empereur retiré, en lettres d'or sur papier violet pourpre. Les cylindres [des rouleaux] étaient de précieuse pierre polie ; les enveloppes, brodées. Chaque point, chaque trait de l'écriture avait sa manière, sa force. Perles qui se suivent, étoiles en lignes, leur étincellement emplissait les yeux... ».

Familier de l'empereur Saga, Kūkai s'était vu demander de rédiger le « texte d'offrande » (*dasshin* 達觀, transcription abrégée du sanskrit *dakṣiṇā*, « honoraire payée au sacrificateur..., récompense offerte au maître, don, donation », *Dict.* Stchoupak, Nitti et Renou, p. 296) exprimant le sens de la célébration. L'illustre religieux a repris ce texte en tête du livre VI de ses œuvres littéraires, réunies par lui-même peu avant sa mort (835), sous le titre de [*Henjō hakkī seirei shū* (ou : *shōryō shū*] [遍照發揮]性靈集, « Recueil [visant à l'universel déploiement] de l'esprit » (*Nktbgtk*, pp. 286-288 ; *Kōbō-daishi chosaku zenshū* III, pp. 248-252 ; *Kōbō-daishi Kūkai zenshū* VI, pp. 368-372 et 749-750 ; *K.-d. denki shūran* 弘法大師伝記集覽, Tokyo, 1934, pp. 622-625). Il y rappelle que l'empereur Saga avait, une première fois, à une date qui n'est pas précisée, copié en lettres d'or à l'intention de son défunt père un exemplaire du Lotus, qui — fidélité de ce souverain sinologue à la plus ancienne tradition chinoise — était un exemplaire en Sept rouleaux (on se reportera à ce qui a été dit plus haut, p. 754). Cet exemplaire avait été déjà déposé au Saiji. Or, à l'hiver de l'année qui précéda la célébration solennelle de 826, la foudre tomba sur le monastère et détruisit ce « trésor du

monde » : « Le papier brûla, il ne resta que les lettres ». Devant ce désastre, au printemps qui suivit, l'Empereur retiré, enjoignant à la famille impériale tout entière de se purifier, s'enferma durant un mois dans une « chambre sombre » de sa résidence du Reizen-in (sur cette dernière, voir F. Héraïl, *Fonctions et fonctionnaires japonais...*, II, p. 600, « Maisons des empereurs retirés »), et « y reprenant son pinceau, y fit derechef une copie en lettres d'or » : celle-là même dont la splendeur a été ci-dessus décrite et dont l'achèvement en temps voulu permit de mener à bien à la cérémonie. Là où le texte de Kūkai diverge d'avec l'indication précédemment donnée dans le *Nihon kiryaku*, est qu'il assigne à celle-ci une durée non de Sept, mais de Huit jours, qui pose, comme on l'a vu (p. 755), un délicat problème de découpage de la lecture d'un manuscrit lui-même en Sept rouleaux.

On retiendra du texte le passage où, par le canal d'une formulation ornée qui met en œuvre les ressources de la rhétorique chinoise, sont précisés les buts de l'entreprise : « Que l'eau de la Loi ondoie le Défunt Empereur, [...] Qu'il se meuve à son gré dans le palais de lune de l'Éveil, [...] Que notre Grand Souverain retiré, transcendant [ce monde], n'ait plus garde que de l'Unique et qu'il en oublie le retour [même] à son palais d'immortel, [...] Que la personne de Sa Majesté l'Actuel Empereur se fasse infrangible comme le diamant et que sa longévité soit plus solide encore que le roc [...] ». Suivent des souhaits similaires pour le Prince héritier, pour la paix et la prospérité du pays, la vertu et le bonheur de chaque sujet. A la fin, le vœu s'élargit à l'Universel : « Que les [êtres aux] Quatre modes de naissance (par la matrice, l'œuf, l'humidité, la métamorphose) qui ont pour prison ce Triple monde (du Désir, de la Forme, du Sans-forme) échappent tous aux geôles où l'Amour les tient et, que de manière égale, ils s'ébattent sur la voie de l'Eveil ».

Au-delà de la part faite à l'expression, nous retrouvons ici un témoignage de ce qui était attendu d'un tel double travail de copie et de lecture commentée du *Hokekyō* : procurer, comme dans le précédent chinois plus haut cité, les meilleurs avantages possibles aux vivants et aux morts et, finalement, œuvrer à leur salut et à celui du monde dans son ensemble : cela — faut-il le rappeler ? — en vertu de la conception, anciennement connue dans le bouddhisme, de la réversibilité des mérites (*pariṇāmanā/j. ekō* 回向).

En 925 (Enchō III), soit quelque 90 ans après cet exemple, nous trouvons un cas analogue de copie effectuée par un souverain dans une intention filiale. Et cette copie nous intéresse particulièrement parce qu'elle est indiquée comme accompagnée de peintures. Cette année-là, en effet, au 8<sup>e</sup> mois, 23<sup>e</sup> jour, l'empereur Daigo fit au monastère Kajūji 勧修寺 de Yamashina pour le profit posthume de sa mère, l'Impératrice douairière Inshi 胤子, l'offrande d'une suite de sūtra copiés de sa main ainsi que celle d'un *maṇḍala* en broderie. Beaucoup plus détaillée que l'indication donnée dans le *Nihon kiryaku* (II<sup>e</sup> partie, Sz *Kstk* XI, p. 27, 1. 1-2) est celle qu'apporte sur l'événement

ment un document provenant du Kajūji lui-même (*Kajūji monjo* 勸修寺文書, *Dnsr* I, 5, p. 742). Nous y lisons :

« Sa Majesté a fait offrande au Kajūji d'un Sūtra du Lotus copié de son Auguste main et d'un *maṇḍala* en broderie (*shū-mandara* 繡曼荼羅). » Suivent en plus petits caractères les précisions : « Les (*sic*) sūtra dont il s'agit sont le Sūtra du Lotus (lui-même), le *Muryōgi-kyō* et le *Kan Fugen-kyō* (c'est-à-dire les sūtra d'Ouverture et de Fermeture de celui-ci) —, le « Sūtra du Cœur [de la Perfection de Sapience] », (*[Hannyā] shingyō* [般若]心經) et le « Sūtra d'Amida » (*Amida-kyō* 阿彌陀經). Tous sont sur soie damassée bleu foncé (紺綾 *kon no aya*) avec habillage, à l'extérieur, de papier (également) bleu foncé (紺紙 *konshi*) et la (partie formant) couverture (標紙 *hyōshi*), en damas bleu foncé mêlé de bleu noir (ou pourpré ?) (紺雀綾 *konjaku no aya*). Les caractères sont [à la détrempe] d'or, ainsi que les encadrements (界 *kai*). Les cylindres sont en cristal de roche. Il y a des cordons d'attache tressés. Les [thèmes retenus pour les] illustrations des couvertures (標紙絵 *hyōshi-e*) ont été fixés par le maître de la Loi Ninkyō 仁教». Le corps du texte reprend : « Le maître de prédication est le Recteur monacal Zōmyō 增命 du Tendai ; le cérémoniaire, le maître de la Loi Ninkyō... »

Zōmyō (m. en 927) fut un grand prélat du Tendai, apprécié de la Cour pour son efficacité de guérisseur ; il occupa la charge de Supérieur général de l'Ecole. Ninkyō, moins éminent par sa position, est, comme il est dit ici, celui à qui incombait la charge de déterminer pour chaque rouleau le — ou les — thème(s) à retenir pour l'illustration. Nous avons vu tout au long du résumé de l'année dernière (*Ann.*, pp. 714-750) combien cette tâche était importante pour l'obtention d'une heureuse corrélation entre l'essentiel du texte du Lotus et ses expressions figurées. Le terme que nous rendons par « fixer, déterminer » est 勸申 *kanjin* (en prononc. vernaculaire, *kangae-mōsu*). Cette sorte de « détermination » impliquait, il va de soi, une recherche des précédents dans les documents antérieurs (F. Hérail, *Notes journalières* ..., I, pp. 239-240), mais le dictionnaire *Nihon kokugo daijiten* (V, p. 371 b) rappelle la part que prenaient aussi dans certains types d'investigations les pratiques divinatoires.

La pratique de copier des sūtra à la détrempe d'or et d'argent remontait à la Chine des Tang. Dès l'époque de Nara, certains avaient été apportés au Japon, mais aucun d'entre eux n'a été conservé. Le grand maître du Tendai Ennin 円仁 rapporte dans son Journal de pèlerinage qu'il vit en 840 au monastère du Wutaishan 五台山, fameuse montagne de la Chine du Nord, un exemplaire du Canon bouddhique ainsi copié en 600 rouleaux sur papier bleu foncé, qui y avait été offert en 779 (voir *Reischauer, Ennin's Diary*, New York, 1955, p. 254 ; *Dnbkzs, Yūhōden-sōsho* 遊方伝叢書, I, p. 239 b). Mais l'on s'accorde à considérer que le présent exemple de 925 est le premier attesté au Japon d'un semblable ouvrage accompagné d'illustrations — très largement antérieur, est-il souligné, aux plus anciens qui nous aient été conservés, et qui ne remontent pas au-delà du XI<sup>e</sup> siècle (voir à cet égard

l'importante étude historique et analytique de Kameda Maki 亀田牧, jointe au Catalogue de l'exposition du *Heike nōkyō*, *Hk. nk. zuroku* 平家納経図録, tenue à Nara en 1940, éd. même année, Kyōtō, Benridō, p. 2 a ; voir également Tanaka Kaidō 田中塊堂, *Koshakyō no kanshō* 古写経の鑑賞, Tokyo, Hōunsha, 1944, p. 117 : cf. aussi *Ann. préc.*, pp. 715-716 et 728-730).

La couleur bleu foncé vise à rappeler celle qu'irradie le béryl (*vaidūrya/ruri* 瑠璃) dont est constitué le sol de la Terre du Buddha telle que la verront les pratiquants du Lotus (même *Ann.*, p. 733). C'est aussi — faut-il le souligner ? — la couleur même de la Contrée lumineuse à laquelle ont donné naissance les vœux du Buddha guérisseur, Yakushi. Quant à cette autre précieuse couleur qu'est le violet pourpre, où sont aussi tracés à l'or et l'argent textes sacrés et illustrations (exemples : les « maṇḍala de Takao », peints entre 829 et 833, *Ann.* 1985-1986, p. 673 ; la copie même du Sūtra du Lotus par l'empereur Saga, ci-dessus, p. 762), son symbolisme serait celui de l'or violacé, *shimagon* 紫磨金 ou *enbudagon* 閻浮壇金 — littéralement, « l'or de la [rivière fabuleuse] Jambū —, plus beau de tous les ors et qui est, notamment, celui de la couleur du corps du Buddha (on renverra sur ce point au Catalogue de l'exposition « Sūtra ornés », *Sōshoku-kyō* 装飾経, tenue au Musée National de Tokyo en 1985, p. 2).

Kameda Maki (*Zuroku*, *loc. cit.*) remarque que l'adjonction qu'on voit ici faite au Sūtra du Lotus et à ses deux compléments, des deux autres sūtra que sont le « Sūtra d'Amida » et celui « du Cœur de la Perfection de Sapience », relevait de l'enseignement du Tendai, et nous venons précisément de voir que c'était sous la direction de religieux de l'École qu'avait été faite l'illustration des rouleaux, et organisée la tâche elle-même de la prédication lors de cette cérémonie de 925.

Le « Sūtra d'Amida » (*Amida-kyō* 阿弥陀経), dont la traduction couramment utilisée était — et est encore — celle de Kumārajīva (T. n° 366), est le plus petit des sūtra fondamentaux du bouddhisme de la Terre Pure (on l'appelle couramment *Shōkyō* 小経, « le Petit sūtra »). La secte Tendai lui a accordé une importance particulière dans sa pratique en l'intégrant à sa « Liturgie [de confession] aux heures fixes [du soir] » (*Reiji sahō* 例時作法), symétrique de celle de la « Confession fondée sur le Lotus » (*Hokke senbō* 法華懺法), accomplie le matin, dont l'introduction conjointe remontait à Jikaku-daishi 慈覚大師 — autrement dit, Ennin —, qui les avait rapportées de son pèlerinage au Wutaishan en 840, ci-dessus rappelé. On relèvera que, contrairement à l'habitude qui veut que les sūtra soient récités selon la très ancienne prononciation désignée au Japon comme « [du pays] de Wu » (*Go-on* 呉音), le Sūtra d'Amida se voit, dans cette liturgie, affecter une prononciation voulue normalisée « à la [manière chinoise =] Han » (*Kan-on* 漢音) de l'époque, telle qu'Ennin l'avait recueillie au Wutaishan : l'*Amida-kyō* devient alors le [*Kan-on*] *Abita-kei* (voir T., n° 2418, LXXVII, pp. 271-272 ;

*Hokke senbō. Reiji sahō*, éd. Kawabata-shoten, Tokyo, 1966 ; *Kan-on Abitakei*, éd. Nagata-bunshodō, Kyōto, 1937).

Le « Sūtra du Cœur de la Perfection de Sapience », *Hannya haramitta shingyō* 般若波羅密多心經 (en abrégé, couramment *Hannya-shingyō*, *Shingyō*) (T. n<sup>os</sup> 251 s.) contient, quant à lui, conformément à son titre, l'essence de cette pensée dialectique qui a servi d'élément moteur à la réflexion de la plupart des écoles du Grand Véhicule et, notamment, à celle de l'École Tendai. Il est, aujourd'hui encore, intégré à certains livrets de récitation destinés à l'usage quotidien des fidèles de celle-ci (exemple : *Tendai-shū nichiyō gongyō-shū* 天台宗日用勸行集, Nagata-bunshōdō, 1943). Ajoutons qu'à cause de son insistance sur l'identité du Sensible et de la Vacuité et de l'inanité de toute crainte, qui s'en dégage, il a toujours été crédité, comme nous y avons insisté ailleurs (« Vacuité et Corps actualisé », dans *Le corps des dieux, Le Temps de la réflexion*, VII, Gallimard, 1986 ; version revue et augmentée dans *The Journal of the International Association of Buddhist Studies*, 11, 2, 1988, p. 75 et n. 76), d'une haute valeur protectrice. On précisera qu'a été récemment publiée une première version française de ce sūtra capital, due à Fumi Yosano (in : traduction de l'ouvrage de Furuta Shōkin : *Sengai — Peintures, poèmes, calligraphies, objets*, Paris, La Différence, 1994, pp. 36-37).

\*

\*\*

A côté de la pratique qui visait ainsi, par le transfert des mérites de la copie, de l'offrande, de la lecture du Sūtra du Lotus et de ses compléments, à un allègement corrélatif du fardeau des actes après la mort elle-même, s'en était développée une autre, inspirée du même principe, mais se proposant de faire obtenir le même résultat *ante mortem*. C'est ce que l'on appelle *gyakushu* 逆修, « l'accomplissement anticipé » (*gyaku*, qui a couramment le sens de « contraire, inverse », ayant ici celui d'*arakajime*, « à l'avance »). Oserait-on risquer ici le terme d'« anthume » dont Claude Hagège nous rappelle, en nous renvoyant au *Grand Robert*, que, créé avec quelque malice par Alphonse Allais, il a été depuis utilisé fort sérieusement par Michel Tournier ? Nous mentionnerons à ce sujet un exemple antérieur d'une vingtaine d'années (906, VI<sup>e</sup> année d'Engi), relatif au règne du même empereur Daigo. Ici, c'est pour le père du souverain, l'empereur retiré Uda, encore bien vivant — il mourra 25 ans plus tard, en 931, un an après son fils — qu'est fait le travail de copie, à l'occasion du jubilé (*ga* 賀) de son 40<sup>e</sup> anniversaire. Citons le *Nihon kiryaku* (II<sup>e</sup> partie, Sz *Kst*k XI, p. 11) :

« 10<sup>e</sup> mois, 23<sup>e</sup> jour. C'est le Jubilé du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'empereur entré en religion ». « 26<sup>e</sup> jour. Les Hauts dignitaires se sont installés au Ninnaji (grand monastère sis à l'ouest de la Capitale, qui servait de résidence à l'empereur Uda depuis son abdication) et y ont copié le Sūtra du Lotus en



lettres d'or. Ils y ont tenu Huit sessions [de prédication sur le Sūtra] dans une limite de temps de Quatre jours, et fêté ainsi le nombre des Augustes années de l'Empereur entré en religion ».

Un autre exemple de copie et d'« assemblée » du Lotus, faites en 927 (Enchō V) en l'honneur d'un jubilé — celui-là, de 60 ans —, mérite de retenir l'attention, car le sūtra calligraphié à cette occasion ne l'est pas sur ces traditionnels précieux papiers violet pourpre ou bleu foncé que nous connaissons, mais sur du *shikishi* 色紙, « papier de couleur », et l'on insistera sur le fait que le terme, qui est à prendre ici au sens littéral, désigne des papiers, de façon générale non moins précieux, abondamment et diversement colorés par teinture ou application, notamment de détrempe, de découpures et de poudre d'or et d'argent (voir l'exemple cité dans l'*Ann.* 1991-1992, p. 707). Il ne faut donc pas lui reconnaître en ce cas la signification qu'il a prise par ailleurs (et cela, dès l'époque de Heian — voir ce que dit sur la question le « Grand dictionnaire de la langue ancienne », *Kogo-daijiten*, de Nakata Norio 中田祝夫, p. 754 a), de feuille de papier fort, au format le plus souvent carré, élégamment coloré, mais parfois aussi, simplement blanc (l'étymologie est alors oubliée : c'est la forme et non la couleur qui compte) servant, en particulier, à calligraphier des poèmes.

Citons cette autre chronique, rédigée dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, qu'est le *Fusō ryakki* 扶桑略記 (Sz Kstk XII, p. 199) :

« Le Prince Chef du Censorat a célébré au Palais du Momozono une assemblée de la Loi pour le jubilé des Soixante ans du Chef du Département de la Population. Il a fait faire à cette occasion une statue du Buddha guérisseur, Yakushi, et copier le *Hokekyō* (ainsi que divers autres sūtra dont celui du « Cœur de la Perfection de Sapience »). C'était sur des papiers teints de diverses couleurs (*zōsen shikishi* 雜染色紙). On y avait fait des peintures à la détrempe d'or et d'argent. Ono no Michikaze 小野道風 (célèbre calligraphe, plus connu par la prononciation de son nom à la chinoise, Ono no Tōfū) et Ono no Tadanori 忠則 avaient copié les textes ».

Si les jubilés, comme les offices posthumes ou anticipés, offrent ainsi d'opportunes raisons de « nouer des liens d'affinité » renforcés avec la Loi (*kechi'en* 結縁 — les sūtra alors copiés sont dits *kechi'engyō* 結縁經, « noueurs d'affinités »), il apparaît bien qu'une telle entreprise de copie de ces textes sacrés trouve en elle-même sa justification indépendamment de toute occasion.

L'*Eiga-monogatari* (voir ci-dessus, p. 760 — ch. XVI, *Nktbgtk* II, p. 41 s.) rapporte comment, en la 1<sup>re</sup> année de Jian (1021), 9<sup>e</sup> mois, 20<sup>e</sup> jour, l'Impératrice douairière Kenshi 妍子 fit offrande au Muryōju-in (premier nom donné à la grande fondation bouddhique qu'était en train d'édifier Michinaga et qui reçut l'année suivante le nom de Hōjōji 法成寺 ; voir F. Hérail, *Notes journalières...*, III, pp. 619-620) d'un Sūtra du Lotus nouvellement copié par les

femmes de sa suite. Celles-ci, songeant que la vie est une continuelle source de péchés, prirent la décision de copier chacune un chapitre de l'ouvrage ( 経一品づつ書いて申し上げん, *Kyō ippon-zutsu kakite mōshi-agen*).

L'Impératrice donna son accord et employa l'expression : *Sabeki hitobito sanjūnin (bakari) kechi'en subeshi* さべき人々三十人(ばかり)結縁すべし « Trente personnes bien adéquates pour cela devront [prendre la charge de] nouer les affinités », autrement dit, de faire le travail de la copie. Après quoi, elle attribua elle-même, chapitre par chapitre, à partir de celui de l'Introduction, puis celui « des Expédients », etc., la tâche à telle ou telle, en prenant en compte l'honorabilité des positions. Ce serait là, dit Kameda Maki (*loc. cit.*, p. 3 b), le plus ancien exemple de ces *kechi'en ippon-gyō*, sūtra copiés selon le principe d'un chapitre par rouleau, chacun par une main différente (voir ci-dessus, p. 761), afin de « nouer des affinités » heureuses avec la Loi.

L'auteur de l'*Eiga monogatari* décrit de manière très vivante la façon dont les dames s'enthousiasmèrent pour le projet avec un esprit d'émulation, voire de compétition qui semblait, en fin de compte, être moins productif de mérites que de péchés encore. L'œuvre, d'ailleurs, lorsqu'elle fut achevée, avec son beau papier, ses peintures, son élégance, était telle que : « l'on n'aurait pas tant dit un sūtra, mais plutôt cru qu'on avait copié là un recueil de la plus achevée des distinctions : c'était [d'un art] exquis et merveilleux » (*ibid.*, pp. 43-44).

Si le terme *shikishi*, « papier de couleur », désigne en général, comme on vient de le dire, de beaux papiers à la coloration et à la décoration variées, il n'en faut pas moins rappeler qu'on le trouve aussi employé à propos d'une sorte toute différente de papier, celui-là très austère, qui était ce que nous appelons aujourd'hui un papier recyclé.

Le *Nihon sandai jitsuroku* 日本三代実録, ou « Chronique véridique de trois règnes du Japon » — ceux des empereurs Seiwa, Yōzei et Kōkō —, présenté au Trône en 901, rapporte, dans sa rubrique relative à la mort de la dame Fujiwara no Tamiko 多美子, en Ninna II (886), au 10<sup>e</sup> mois, 29<sup>e</sup> jour (*Sz Kstk* IV, p. 602 ; lecture dans *Kokubun rikkokushi*, t. III, p. 366) un récit important à cet égard. Tamiko, fille du ministre Yoshisuke 良相, fut l'une des épouses de l'empereur Seiwa, qui régna de 858 à 876 et mourut dès 880 alors qu'il n'avait que trente ans. Elle était d'un caractère charmant et d'une grande beauté, et l'Empereur l'estimait et l'aimait plus que toute autre. Lorsqu'il eut abdiqué et fut entré en religion, elle-même se fit nonne et s'imposa une règle de vie très rigoureuse. Puis — citons : « Après qu'on l'eut conduit à sa dernière demeure, elle réunit toutes les lettres qu'il lui avait écrites de son Auguste main au jour le jour, et en fit faire du papier sur lequel elle copia le Sūtra du Lotus » ( 晏賀之後。收拾平生所賜御筆手書作紙。以書写法華經, *Anga no nochi, heizei tamawarishi gyohitsu no shusho wo shūshū-shite kami wo tsukuri, motte Hokekyō wo shosha-shi* [...]), puis elle organisa une grande

assemblée d'agapes végétariennes au cours de laquelle elle fit l'offrande de celui-ci, et exprima sa gratitude pour les bienfaits innombrables qu'elle avait reçus du Souverain. Le même jour, elle prit les Commandements du Grand Véhicule. De ceux qui l'entendirent, nul qui ne fût ému. La fièvre lui vint et elle trépassa subitement. »

Tachibana no Hiromi 橘広相, lettré de grand talent dont la carrière devait peu après (887) être à deux doigts de sombrer du fait de sa responsabilité dans une rédaction d'édit à laquelle il fut reproché d'avoir jeté des doutes sur les pouvoirs réels du Grand Chancelier (controverse dite de l'*Akō* 阿衡 voir *Dictionnaire historique du Japon*, Maison franco-japonaise, I, p. 23), avait eu la charge de composer le « texte de vœu » qui accompagnait l'offrande de Tamiko. Connaissant bien les circonstances de cette offrande, il avait consigné un certain nombre de détails à leur propos dans des notes journalières qui sont aujourd'hui perdues. Mais l'essentiel de ce qu'il y avait rapporté fut recueilli dans divers ouvrages : l'*Ima-kagami* 今鏡, ou « Miroir de maintenant », achevé vers 1170 ou 1180 (IX, « Histoires de jadis », *N. koten-zensho*, pp. 344-345), le *Jikkishō* 十訓抄, ou « Choix [de récits] sur les Dix préceptes », qui date de 1252 (V, 16 ; *Jikk. shōkai* 詳解 d'Ishibashi Shōhō 石橋尚宝, Tokyo, Meiji-shoin, éd. de 1935, pp. 225-228), l'*Azuma-kagami* 吾妻鏡, « Miroir de l'Est », chronique du shōgunat de Kamakura (rappel à titre de précédent, sous la rubrique de Shōka II (1258), 2<sup>e</sup> mois, 19<sup>e</sup> jour, *Sz Kstk* XXXIII, p. 684). Nous citerons le second, dont le texte est à la fois le plus riche et le plus expressif :

« Après la mort de l'empereur Seiwa, la Dame de repos — *miyasundokoro* 御息所, c'est-à-dire l'Épouse impériale — [mère] du Prince héritier (il y a ici confusion avec l'Impératrice en titre, Takaiko 高子, mère de l'empereur Yōzei ; Tamiko n'eut, semble-t-il, pas d'enfant) éprouva, en son chagrin, des regrets d'amour sans limites. Cependant que s'accumulaient mois et jours, de sa nostalgie du passé les larmes, seules, sans trêve trempaient sa manche, sans qu'elle fût capable d'y porter remède. Les lettres qu'ils s'étaient échangés matin et soir occupaient plus de cent boîtes : lorsqu'elle les ouvrait et regardait, son cœur était toujours en émoi. Elle pensa les transformer en fumée pour les nuées, mais se disant que rien ne pourrait être d'une inanité plus extrême, elle en fit faire du papier de couleur (*shikishi ni sukasete*) sur lequel elle copia quantité de sūtra des Grand et Petit Véhicules, dont elle présenta l'offrande.

« Elle avait commandé au Conseiller surnuméraire Tachibana no Hiromi de rédiger son Texte de vœu et, comme, le lui ayant apporté, il saluait ces Augustes Sūtra, il vit que le papier de couleur qui leur servait de support (*ryōshi* 料紙) était d'un gris léger semblable à celui de ces fins nuages qui flottent dans le ciel du soir : « Ces sūtra, demanda-t-il, ne sont ni sur papier bleu foncé (*konshi* 紺紙) ni sur papier de couleur (*shikishi* 色紙), de quoi peut-il donc s'agir ? », mais elle se borna à répondre : « Il y a à cela une

raison”. Comme il insistait, elle l’appela près de son store et, d’un air d’avoir grand mal à se contrôler, lui dit : “En vérité, voici ce qui en est”. Alors lui, tout rempli de crainte révérencielle, de suggérer : “Mais cette intention, ne faut-il pas la mentionner dans le Texte de vœu de Votre Altesse ?”. — “C’est là la question”, répondit-elle, “Le fait, aussi, d’avoir détruit ces Écrits Impériaux... tout cela m’incite à rester sur la réserve”. — “Comment n’y pas faire une légère allusion ?”, dit-il, et, là-dessus, rapporte-t-on, il ajouta à ce qu’il avait rédigé :

“Le serment de leurs mêmes cœurs s’est mué en stances du Lotus.

“Leurs paroles qui n’étaient pierres [versatiles]

(par allusion à l’antique Canon chinois de la poésie, *Shijing*/j. *Shikyō* 詩經, I, 3, *Ky Kbis*, p. 79, trad. Couvreur, p. 26 : “Mon cœur n’est pas une pierre qui roule ; il n’est pas versatile”)

“ont accédé à la science de la Lettre *Vam*” ».

(*Banji* 鑲字, symétrique, dans le Plan de Diamant, de la Lettre A, « germe », ou essence du Pan-Buddha Dainichi-nyorai dans le Plan de Matrice. Voir *Ann.* 1991-1992, *passim*. Tandis que le Lotus représente pour l’École Tendai, qui sert, ici encore, de cadre à la liturgie, la part de l’Enseignement exotérique, la Lettre *Vam* exprime, elle, celle de l’Ésotérisme ; cf. l’*Ann.* 1986-1987, p. 588).

« C’est depuis lors, conclut le texte, qu’a commencé dans le monde l’[usage du] papier de couleur fait avec de l’ancien papier devenu inutile (*hogo* 反古) ».

Le terme *hogu* (variantes *hōgu* et, plus couramment, *hogo*) dont la graphie et la prononciation d’origine sont 反故 *hanko*, a désigné au départ d’anciens papiers écrits au recto et que l’on retourne pour s’en servir au verso. Il a pris, de là, le sens de « papiers barbouillés ou hors d’usage, brouillons d’écriture » (*Dict.* de Pagès, p. 344 a) ; « chiffons de papier, papiers de rebut ; chose inutile » (*Dict.* de Cesselin, p. 451 b). On a vu, par ce qui précède, qu’il s’agit bel et bien ici de papier « recyclé ».

D’autres semblables exemples suivirent en grand nombre, ce qui n’empêcha pas que persista, par ailleurs, l’habitude de copier des textes sacrés au dos d’écrits laissés par les défunts, voire au recto sur ces écrits eux-mêmes afin de purifier le *karman* plus ou moins passionnel qui y était inhérent. Nous rappellerons à cet égard la pratique, analogue dans ses intentions, développée plus tard, qui consista à imprimer des silhouettes de buddha sur des documents couverts de l’écriture d’un disparu : ainsi les lettres de cette nonne Kakushun que, vers 1239, son frère, le moine Enkū, constella au recto et au verso d’images d’Amida au nombre de près de 18 000, pour que fussent ainsi effacées les fautes par elle commises durant chaque jour de sa vie (*Ann.* 1988-1989, pp. 575-576).

\*  
\*\*

Ces indications sur les diverses sortes de mobiles qui ont inspiré l'œuvre de copie du Sūtra du Lotus et les différentes formes que celle-ci a prises, nous auront permis de comprendre comment, à une date qui est officiellement celle de 1164, a pu être présenté en offrande au Sanctuaire d'Itsukushima, accompagné d'un « Texte de vœu » de Taira no Kiyomori, chef de la Maison des Taira, un exemplaire du Sūtra calligraphié, celui-ci, sur somptueux papier de couleur superbement orné et peint, en 30 rouleaux contenant respectivement ses 28 chapitres et ses 2 sūtra annexes, auxquels étaient joints, copiés, l'un sur papier de couleur, l'autre, sur papier bleu foncé à l'encre d'or et d'argent, les 2 rouleaux des Sūtra d'Amida et du Cœur de la Perfection de Sapience : 33 rouleaux, donc, si l'on tient compte de celui du « Texte de vœu » ; 33 rouleaux qui, par leur nombre, symbolisaient celui des corps métamorphiques du bodhisattva Kannon (*Ann. préc.*, p. 738), reconnu comme le « corps originel » de la divinité du lieu.

Après un exposé des problèmes que pose l'histoire de la composition et de l'offrande de l'ouvrage, tels que les ont mis en lumière divers remarquables travaux, nous avons entrepris l'examen systématique de ce dernier à partir du rouleau du « Sūtra d'Ouverture » et l'avons continué jusqu'à celui du chapitre 7. Nous nous proposons de donner dans le rapport de l'an prochain un résumé de cet historique avec celui de l'analyse de l'ensemble des rouleaux.

#### SÉMINAIRE. *Le Sanbōe de Minamoto no Tamenori (suite)*

L'explication a porté sur les récits 9 à 11 du livre I. Le premier (Histoire du Roi des Cerfs) porte sur un thème de *jātaka* bien connu en Inde et en Asie orientale (G. Terral, *Choix de jātaka ...*, pp. 160-165 ; Chavannes, *Cinq cents contes et apologues ...*, I, n° 18 ; Lamotte, *Traité de la Grande vertu de sagesse*, II, pp. 972-975). Le second (*Sessen-dōji* 雪山童子, L'« Adolescent de l'Himalaya ») concerne l'histoire, illustrée par l'un des panneaux du célèbre tabernacle *Tamamushi no zushi* du Hōryūji, de l'« abandon du corps pour l'audition d'une stance » (*seshin monge* 施身聞偈). Nous avons expliqué cette stance (諸行無常。是生滅法, *Shogyō mujō, ze shōmetsu hōl* 生滅滅已。寂滅為樂, *Shōmetsu metsu-i, jakumetsu i raku* : « Tous les composés sont impermanents, c'est la loi de Naissance et Mort / Que Naissance et Mort s'arrêtent : leur cessation est Félicité ») en nous référant au texte pāli correspondant : *Aniccā vata saṅkhāra : uppāda-vaya-dhammino / Uppajjitvā nirujjhanti : tesam vūpasamo sukho*, et avons insisté sur l'importance de cette stance en tant qu'illustration terme à terme de la doctrine des Quatre saintes Vérités sur la Souffrance, son Origine, sa Cessation et la Voie de la Cessa-

tion. Nous avons rappelé aussi qu'elle est traditionnellement considérée au Japon comme étant, du point de vue du fond, à l'origine du poème mnémotechnique *Iroha*, composé peu après le milieu du XI<sup>e</sup> siècle et qui réunit l'ensemble des sons de la langue japonaise. Nous avons fait sur ce sujet (Célébration du Vesak, U.N.E.S.C.O., 17 mai 1994) un exposé intitulé *La stance Aniccā vata saṅkhara et la tradition japonaise*, et renvoyons pour ce qui est des détails sur l'anecdote et son iconographie à un résumé publié dans *l'Annuaire de l'École pratique des Hautes Études IV<sup>e</sup> section*, 1971-1972, pp. 685-687).

Le troisième récit (*Satta-ōji* 薩埵王子), qui fait l'objet de l'illustration du panneau symétrique du *Tamamushi no zushi*, est celui de l'histoire, non moins fameuse, du prince Mahāsattva qui sacrifia son corps pour nourrir une tigresse aux petits affamés (*tōshin shiko* 投身飼虎). On renverra pour la comparaison aux sources indiquées dans Lamotte, *Traité...*, I, pp. 143-144).

#### *Enseignements en province*

Le professeur a donné deux conférences à Toulouse le lundi 15 novembre 1993 sur l'invitation de l'Université Toulouse-Le Mirail : à l'Université même : *Introduction à l'iconographie bouddhique japonaise* ; et au musée Paul Dupuy, pour le centenaire du musée Georges Labit : *Henri Cernuschi, Émile Guimet, Georges Labit : trois voyageurs et collectionneurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*.

#### PUBLICATIONS

« Penser japonais », *Revue des Sciences morales et politiques*, 1993, n<sup>o</sup> 3, pp. 423-438. — Voir à ce propos l'ouvrage de Pierre Chaunu, *L'axe du Temps*, Julliard, 1994, pp. 204-209.

— (En japonais) « Minamoto no Tōru no rei — Kage to hikari no aida » (Le spectre de Minamoto no Tōru : entre ombre et lumière), dans *Nihon bungaku to bukkyō* (Littérature japonaise et bouddhisme), vol. II, *Inga* (Le *karman*), pp. 159-179, série Iwanami-kōza, Iwanami-shoten, Tokyo, 1994.

— (*Id.*) « Rurō no bosatsu, butsu-en de satogaeri » (Un bodhisattva vagabond de retour au pays), page culturelle du *Nihon keizai shinbun*, 9 septembre 1994 (à propos du prêt, pour l'exposition « Trésors du Hōryūji », de la statue du bodhisattva Seishi provenant de ce temple, retrouvée au Musée Guimet).

— Notice : « André Bareau », pour *Universalis, Encyclopaedia Universalis*, 1994, p. 510.

— Notice : « Lucien Bernot », ci-dessus, p. 79.

## ACTIVITÉS DIVERSES

- Administration des Instituts d'Extrême-Orient du Collège de France.
- Responsabilité scientifique de l'Institut des Hautes Études japonaises.

*Missions au Japon :*

— Sur la demande de l'Université de Tokyo : participation (13-15 décembre 1993) au Comité de révision des études japonaises à la Faculté des Lettres (rapport publié en mars 1994, *Report of the Review Committee on Japanese Studies at the Faculty of Letters*).

— Sur l'invitation de la N.H.K. : participation, aux côtés du Conservateur Général du Musée Guimet, à l'inauguration de l'exposition « Trésors du Hōryūji » à Tokyo (24-25 avril 1994).

— Participation aux cérémonies d'intronisation du Supérieur du Tōdaiji, Nara (28 avril 1994).

— Mission à Rouen : visite des collections japonaises conservées au Muséum d'Histoire Naturelle, Ethnographie et Préhistoire, et au Musée des Beaux-Arts de la Ville (29 décembre 1993).

— Participation à la journée de « La Science en fête », Collège de France, Instituts d'Extrême-Orient (conférence) (28 mai 1994).

— Présidence du jury du prix Shibusawa-Claudé (8 juillet 1994).

*Distinctions*

Promotions aux grades d'Officier de la Légion d'Honneur et de Commandeur des Palmes Académiques (14 et 26 juillet 1994).

*Erratum de l'Annuaire 1992-1993*

— Page 714 : reporter la parenthèse de la ligne 2, qui suit : 1977, à la l. 3, après : rouleaux.

— Même page, 2<sup>e</sup> alin., l. 6, corriger : remontant à Kumārajīva lui-même en : attestée en Chine dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

— Page 717, l. 5, après : illustreurs, supprimer : d'expression.

— Page 722, 4<sup>e</sup> l. avant la fin, le caractère chinois 人 a été omis avant 記.

— Page 743, tableau, angle de droite, en bas, corriger : *d* en : *e*.

Mais, en fait, il faut recorriger encore : la scène, dite ici (p. 742) « non identifiée », doit être reconnue comme une illustration du chapitre 4 : le notable se promène dans la campagne ; autour de lui sont figurés tous les attributs de sa richesse.